



Korn

Ramassis de névrosés ou bande de tricheurs cyniques, Korn est un groupe dangereux. Pourtant, ça marche fort pour la bande à Jonathan Davis, le découpeur de cadavres devenu chanteur. *Rock Extrême* est allé à sa rencontre, alors que sort *Life Is Peachy*, le deuxième forfait de cette bande de cinglés. Histoire de comprendre pourquoi les musiciens ne sont pas à l'asile ou tout simplement morts. Pourtant, c'était moins une...

Avez-vous jamais entendu une guitare faire la poule ou imiter le grincement d'une porte ? C'est que vous n'avez jamais prêté une oreille, même distraite, au premier album de Korn. Sobrement intitulé *Korn*, le premier méfait de ce quintette de Bakersfield, Californie était bourré de sons étranges, d'ambiances malsaines et d'idées perverses. Disque quasi dadaïste - peu ou pas de mélodie, structures découpées en dépit du bon sens, guitares volontairement désaccordées - avec, pour

pour enregistrer un deuxième album, *Life Is Peachy*, et faire une petite virée promotionnelle en Europe que *Rock Extrême* a mise à profit pour rencontrer Jonathan Davis, le "chanteur" et James Munky, l'un des deux guitaristes, qui, précision utile, joue, comme son homologue Brian, sur un instrument à sept cordes.

Couvre-feu

Rock Extrême : Il est surprenant de voir la jeunesse de votre auditoire aux concerts, considérant le côté dérangeant, presque pervers de votre musique et de vos paroles. À quoi attribuez-vous cela ?

Jonathan Davis : À l'énergie que dégagent le groupe et les paroles. Les fans s'identifient complètement à mes textes. Certains se font tatouer le nom, ils viennent me parler de leur problèmes. C'est une sacré bande de "misfits" ! La société évolue de telle manière que les enfants sont désormais considérés comme des étrangers.

Le Président Clinton a instauré une sorte de couvre-feu pour les enfants récemment ?

James Munky : Cela fait longtemps que ça existe. Nous avons grandi avec. Les mineurs doivent être rentrés avant 23h00, 22h00 dans certains états. J'ai été arrêté une fois par la police parce que j'étais dehors vers 23h30 !

Jonathan Davis : Ce qui est incroyable c'est qu'on empêche

l'enfance et de l'adolescence. Avez-vous reproduit ce schéma sur *Life Is Peachy* ?

Dans une moindre mesure. Il y a encore cette chanson, "Mr Rogers" (un show télé pour ménagère, très populaire aux States) qui parle de mes rapports avec ma belle-mère et comment tout les soirs, je rêvais de la tuer de mes propres mains. Mais globalement, Korn représente le moyen que j'ai utilisé pour me débarrasser de vingt ans de blessures et de souffrance mentales. *Life Is Peachy* est plus un reflet de mes dernières années au sein du groupe. "Lost" parle de la perte de son meilleur ami lorsque celui-ci se met en ménage avec une fille. "No Place To Hide" est sur l'impossibilité d'échapper à soi-même, lorsqu'on se retrouve seul, avec les mêmes obsessions, les mêmes problèmes, jour après jour, année après année. "Ass Itch" se rapporte à l'étalage de mes traumatismes passés ou présents que je déballe en public, à chaque fois que je monte sur une scène. "Chi", je n'en sais rien... Je n'ai toujours pas compris de quoi j'ai voulu parler lorsque j'en ai écrit le texte.

Pompe (s) à émotion

Il y a même une chanson qui s'appelle "Adidas". Ça parle de chaussures ?

Impossible de travailler avec quelqu'un d'autre. Nous avons grandi ensemble. Il est monté avec nous, il redescendra avec nous ! Il nous connaît si bien. Il fonctionne comme une pompe qui fait sortir les émotions de nos intérieurs. Il est notre "moteur". Heureusement qu'il est là pour nous botter le cul. Sinon, nous ne serions pas très... motivés ! Pas question de laisser un inconnu toucher à nos chansons. Elles sont quelque chose de tellement personnel...

Certains titres de Korn avaient été enregistrés dans des circonstances assez particulières, au moins pour ta voix. Cela s'est-il reproduit pour le nouvel album ?

Tu parles sans doute de "Daddy" (où Jonathan enfant règle ses comptes avec son père et tous les adultes tortionnaires. Une plainte quasi insoutenable de plus de dix minutes), où j'étais seul dans le noir sans même savoir que l'on m'enregistrait... Non, cette fois, il y avait tout le monde, tout le groupe en face de moi. Il aurait même pu y avoir des caméras ça n'aurait rien changé. J'arrive maintenant à "sauter" à l'intérieur de moi-même qu'il y ait une ou cinquante-mille personnes autour de moi.

Manuel RABASSE

alertez les bébés

couronner le tout un vocaliste hystérique jouant de la cornemuse, Korn, sorti au printemps 95, semblait sonner le réveil d'un metal-hardcore américain un peu trop primaire - voire Pantera et ses « fuckin hostile... » ou Rage Against The Machine et ses « fuck you... ». Au répertoire de la chose, la pédophilie, les enfants battus, la vie d'un adolescent malingre dans une communauté d'abrutis nourris au base-ball, au maïs et à la country-music. Après douze mois passés sur les routes, Korn s'est posé quelques semaines

les mineurs de boire avant 21 ans, on les empêche de sortir et parallèlement, la télévision américaine est extraordinairement violente. Même les dessins animés sont bourrés de corps qui explosent. Les enfants sont nourris à la haine, à la violence. C'est la seule chose qu'ils connaissent. Résultat, ils s'entre-tuent dans les rues des grandes villes. Enfin, c'est notre pays, nous y sommes habitués. **Votre premier album, Korn semblait essentiellement traiter de ces problèmes de**

Non, ça parle de sexe et de frustration. C'est une expression locale. La chanson parle de ces soirées où tu cours après une fille et tu rentres finalement chez toi tout seul, que tu te couches et qu'il ne te reste plus qu'à te branler... ("jerk off" en américain).

Avez-vous reconduit votre collaboration avec Ross Robinson (le producteur de Korn et accessoirement du premier album des Deftones et du Roots de Sepultura. Responsable donc du côté "bout de bois rongé par les vers" du son Korn) ?

korn en 4 dates

- décembre 1992 formation de Korn sur les cendres du groupe L.A.P.D.
- avril 1995 sortie du 1^{er} album éponyme de Korn.
- 28 octobre 1995 1^{er} concert de Korn à l'Arapaho.
- 17 août 1996 Korn joue en tête d'affiche de la scène Kerrang! à Donington.

des musiques de danses contemporaines tout au long de ces douze titres. De "Come On Baby" à "Face It", il n'est question que de guitares (très) électriques, de batterie (électro-nique) rigoureuse et du chant écorché et tremblotant de Hall, responsable d'à peu près tout, de l'écriture à l'enregistrement - il joue de *tous* les instruments. Il n'y a guère que les deux derniers titres, "Living" et "Love Song For My Mom" ou le militant environnementaliste se tait et laisse s'exprimer une frêle guitare ou, de nouveau, le violon de Hahn Rowe. Toujours enragé, souvent frénétique ("Someone I Love", "Heavy Flow", "You"), *Animal Rights* renvoie Moby à ses premières amours - le punk sauvage qu'il pratiquait au début des 80's - sans que l'artiste ne renonce à exprimer une sensibilité définitivement exacerbée. Et oui, cela est touchant.

Manuel RABASSE

WEEZER

Pinkerton

Geffen



Mieux que la caverne d'Ali Baba, ce deuxième album de Weezer est livré avec sa clé. Matt

Sharpe, le bassiste passe ses vacances à jouer dans les Rentals, une version moderne et ridicule des Cars. Des Cars ? Yes, ceux de Rick Occasek. Ceux qui dédramatisèrent la new-wave à la fin des années 70 pour gagner plein de sous. Et l'on retrouve chez Weezer les synthétiseurs à trois francs, les chœurs idiots et les mélodies de fête foraine comme chez les Rentals et les Cars. Sauf que les Cars n'étaient pas là pour faire les malins mais pour s'en mettre plein les poches. Ce que Weezer a paradoxalement parfaitement réussi avec son premier album - plus d'un million d'exemplaires vendus aux Etats-Unis. Ce qui tendrait à prouver que ce groupe est grotesque et risible dans sa prétention au second degré. Mais, coup de chance, il arrive à Rivers Cuomo, le guitariste-chanteur et compositeur de toutes les musiques et paroles de Pinkerton, de se prendre au sérieux ("Butterfly"). Et là le pop-rock grasseyant et bêta de

Weezer se met à fonctionner ("Across The Sea"). Comme quoi, il est inutile de faire l'imbécile lorsqu'on est un intello à lunettes.

Manuel RABASSE

DA PRESIDENT

Glue

Nylon Music (XIII Bis Records)



La chose nous vient de Suède, où elle fusionne à tout va (et tout vent) depuis sept ans mainte-

nant. Avec un crochet par le fameux M.I.T. (Musician Institute Of Technology) de Los Angeles, à l'initiative du chanteur Markus Ostman et du batteur Petri Kinnunen. C'est d'ailleurs sous le soleil californien qu'elle glanera ses premiers galons, écumant les clubs à gogo, whiskys (et p'tites pépés ?) en guise d' uniques cachets. Puis, Chad Smith s'amourachera de ces, hum, jeunes éphèbes scandinaves, leur dégoutant heures de studio gratuites et showcases à l'occasion, avant de clamer partout qu'ils étaient "le meilleur groupe de leur génération". Pas étonnant qu'il ait

craqué le sieur Smith : Da President reprend à la lettre tous les ingrédients qui ont fait le sel de... Red Hot Chili Peppers, une pincée de phrasé rap en plus ! Chad l'heureux chercherait-il déjà à se placer au cas où, d'aventure, la Kiedis & Flea Cantina afficherait "fermé pour inventaire" ? Malgré ce co-sanguinage un peu trop manifeste, on se laisse volontiers prendre dans les mailles du filet présidentiel. Ne serait-ce parce que lorsqu'ils se mettent à bastonner leur groove tout en spirale ("Pieces", "Mr. Cleverman" - single ravageur, "The Look"), y a comme le feu dans le drakkar...

Xavier BONNET

MUNDY

Mundy

Epic



Inutile, pour l'occasion, de lire biographie et revue de presse pour deviner que Edmund Enright alias

Mundy est irlandais. Les premières notes de "Pardon Me" et "Song For My Darlin'", les deux premiers titres de cet album éponyme sont sans équi-

voque. Y sont omniprésents ce souffle épique, cette grandeur romantique qui caractérise et que l'on ne retrouve que chez les derniers des Gaéliques, de Van Morrison aux Waterboys en passant par U2. Les références à Neil Young, Bob Dylan et Kurt Cobain paraissent, en revanche un peu plus douteuses, si ce n'est l'évidence de certaines mélodies. À moins que ce ne soit l'emploi de guitares folk. Le garçon élevé dans un pub préfère citer Tom Waits et Shane Mc Gowan des Pogues, grands éthyliques devant l'Éternel. De toute évidence, Mundy n'a pas le vin triste. Ce qui est sans doute mieux pour lui mais rend ses exercices cathartiques relativement peu intéressants. En tout cas, dépourvu de l'intensité qu'ont toujours délivrée à des degrés variables tous ses illustres modèles. Ne ferait pas de mal à une Guinness.

Manuel RABASSE

GREEN DAY

Bowling Bowling
Bowling Parking
Parking

Reprise (WEA)

La situation est connue et aucun moyen de s'y soustraire : pas de nouvel album avant le début du printemps prochain (et

replay du mois

KORN

Life Is Peachy

Epic (Sony Music)



Ces gars-là sont (très) forts. Même lorsqu'ils font n'importe quoi - "Twist" et sa remarquable introduction : « Radanadap rida » -, les musiciens de Korn cognent dur. Droit sur l'hémisphère gauche, du côté des émotions. *Life Is Peachy*, suite logique du premier album du quintette de Bakersfield, Californie, est une grosse boule de colère,

un gros tas de rage contenue, une pleine bassine de frustration. Amateurs auto proclamés de hip-hop (la reprise de Ice Cube, "Wicked", le break poisseux de "Chi", la rythmique de "No Place To Hide"), Jonathan, Munky, Brian, Fieldy et David continuent à dépaver les voies balisées du metal actuel. À l'instinct. On retrouve donc certains éléments inaugurés sur *Korn*, le disque : la basse cliquetante de Fieldy, la cornemuse de Jonathan ("Low Rider") et son chant de gamin ébouillanté, les guitares en feu grégeois, Munky et Brian en artificiers inconscients et belliqueux. De l'évolution du son Korn, on peut néanmoins dire ceci : ce que Jonathan Davis a pu gagner en discipline, canalisant un tant soit peu la rage qui l'habitait pour "chanter" un peu plus (la belle mélodie du single, le fantastique "No Place To Hide"), les guitaristes semblent l'avoir délibérément

abandonné. Sonnant comme un Bolt Thrower décharné, les sept cordes occupent l'espace en dépit du bon sens : thèmes en boucles tricotent des dust-bowls sonores ("Swallow"), avant de se dissoudre en harmoniques ébouriffées, disharmonies sournoises n'évoquant, au plus concret, que le Sepultura de *Roots*. L'appareil - au sens culinaire du terme - instrumental trouve un peu plus encore sa propre dialectique, un peu plus insensé, un peu plus intense. Et si *Korn* sonorisait les pleurs de l'enfant après l'outrage, *Life Is Peachy* le surprend, dos au mur, tous ongles dehors prêt à déchirer les chairs de son tourmenteur. Écouter Korn n'est jamais reposant. Cela rassure pourtant sur la capacité de l'homme à affronter ses démons réels ou imaginaires pour trouver un jour, peut-être, la paix.

Manuel RABASSE